

Documents Historiques

Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XX^e siècle ? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?

M. H.-C. SAINT-PIERRE, C.R.

(Suite)

Dans notre province, la population canadienne-française couvrira tout notre Grand Nord jusque bien au-delà des Laurentides. Nos pouvoirs d'eau seront partout exploités, et sur tous les points de la Province on verra surgir des petites villes manufacturières où viendra se grouper une nombreuse population. Dans cent ans, l'éducation sera devenue obligatoire au Canada, comme elle l'est aux Etats-Unis, et dans notre province tout le monde saura lire et écrire en anglais et en français. Le Canadien-français à qui il prendra fantaisie d'aller chercher de l'emploi dans la République voisine ne sera plus, comme aujourd'hui, exposé à se voir refuser le droit de franchir la frontière américaine pour la raison humiliante qu'il ne sait ni lire ni écrire. La connaissance de la langue de la majorité rendant plus faciles et plus fréquentes les relations entre les habitants des diverses provinces de la confédération, il en résultera, qu'en se connaissant mieux, les uns les autres s'estimeront davantage. Les préjugés de race et de religion disparaîtront rapidement pour faire place à la tolérance et à un sentiment de générosité mutuelle. Toutes les nationalités seront confondues dans la nationalité canadienne. On n'en reconnaîtra pas d'autres et on n'en souffrira pas d'autres. Les Canadiens, reconnus pour leur bravoure sur les champs de bataille et par leur esprit de paix et de conciliation dans leur relations intestines, admirés à cause de leur instruction et de leur progrès dans l'agriculture, les arts et les sciences, seront partout cités comme un peuple modèle et l'un des plus florissants et des plus heureux de la terre.

Les Canadiens-français, fiers d'appartenir à ce peuple vigoureux recruté parmi les races les plus fortes et les plus intelligentes de l'Europe, et se félicitant de ne plus passer chez les nations étrangères pour des indiens superstitieux ou des métis ignorants, rivaliseront d'efforts et de travail pour arriver partout au premier rang. Il n'y aura plus ni haine, ni jalousie entre les races qui habiteront le Canada, pas plus qu'il n'en existe, en France, entre un Breton et un Normand, ou entre un Marseillais et un Gascon ; il n'y aura entre eux qu'une rivalité pacifique et légitime comme celle qui peut exister entre les sujets d'un même pays, et tout Canadien de quelque origine qu'il soit, lorsqu'il voyagera à l'étranger pourra après avoir décliné son nom, ajouter avec orgueil : "je suis du Canada."

Tel est, monsieur le Rédacteur, l'avenir que j'entrevois pour la race Canadienne-française et que je souhaite de tout cœur à notre belle patrie.

Veuillez me croire, monsieur le Rédacteur, votre compatriote dévoué.

4 février, 1901.

H.-C. ST-PIERRE.

NOS ECRIVAINS

Ont accusé réception, mais ont refusé de répondre :
Hon. J. Royal, abbé Bourrassa.
Ont répondu :

BENJAMIN SULTE, HISTORIEN, MEMBRE DE LA S. R.

Les Canadiens-français de la province de Québec, pareillement ceux d'Ontario, possèdent la terre ; il y

a, autour d'eux, de grands espaces colonisables ; à cause de cela la race se maintiendra et augmentera en nombre,

La Providence avait voulu qu'il fut possible à nos gens de compter parmi eux la moitié des votes de la Confédération, vers 1900, mais ils ont déjoué ce calcul en partant pour les Etats-Unis.

Je ne vois pas ce que les Canadiens-français font pour être "unis, forts, homogènes." C'est plutôt le contraire qui nous frappe. Ils ont l'esprit de clan, par exemple, lequel, vous le savez, n'a rien de pratique.

BENJAMIN SULTE.

LÉON GÉRIN, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

"Qu'advient-il de la race canadienne-française etc...?"

Telle est la question que le directeur du MONDE ILLUSTRÉ pose sans sourciller à nombre de ses compatriotes. Qui dira que "Nul n'est prophète en son pays," lorsque nous sommes ainsi invités en masse à rendre des oracles. Eh bien, les autres feront bien comme ils l'entendront ; moi, je me récusé absolument. Pour le commun des mortels (à moins d'être dans le secret et sûr d'avance de son affaire), il est toujours sage de s'abstenir de prophétiser. Songez donc, si je m'aventurais à pronostiquer la disparition de l'élément français en Amérique, et que celui-ci, sans respect des convenances, s'avisât de se maintenir et de prospérer, ce serait bien dommage pour ma mémoire et bien mortifiant pour ma postérité. Si au contraire, j'allais évoquer la vision sublime d'une Nouvelle France "unie, forte, homogène," se perpétuant sur les rives de notre grand fleuve, et que ce rêve ne dût pas se réaliser, voyez-vous nos descendants, les *Frenchmen* anglicisés *don't you know*, exhumer ma prose et s'en geusser avec impertinence. Non, décidément, j'aime mieux me taire, ou si je parle, ce sera avec la circonspection d'une pythonisse expérimentée me réservant plusieurs portes de sortie pour le cas où les événements se tourneraient contre moi.

Oui, la race canadienne se maintiendra en ce vingtième siècle ; mais j'y mets au moins deux conditions. La première, c'est qu'entretemps il ne se produise pas un de ces revirements subits, un de ces phénomènes en apparence purement accidentels, révolution politique, simple découverte ou invention nouvelle, qui bouleversent l'ordre économique et social, font table rase des anciennes conditions d'existence. Supposez, par exemple, qu'un de ces jours on trouve chez nous de riches alluvions aurifères, des gisements de pierres précieuses, et que notre province soit soudain envahie par des centaines de mille hétéroglottes, chercheurs d'or et diamants. Vous riez ? Cela vous paraît par trop improbable ! Mais voyez donc ce qui se passe en ce moment sous nos yeux. Il était admis qu'Ontario et Québec ne seraient jamais des centres de grande fabrication, parce que ni l'une ni l'autre de ces provinces ne renferme de bassins houillers. Mais par suite des progrès de la science, l'électricité est devenue la rivale de la vapeur, l'électricité engendrée par les moteurs hydrauliques ; et voilà la province de Québec qui entre dans une ère de transformation. Voilà, notamment, ce tranquille diocèse de Trois-Rivières, menacé de devenir un foyer d'industrie. Peut-on dire où ce mouvement aboutira, quand il s'arrêtera ?

Ma seconde condition,—et ici je deviens très sérieux,—c'est qu'on ne tardera pas trop à opérer la réforme de l'éducation. Sans doute, dans l'état actuel, nous possédons de bons éléments de prospérité sociale : un défricheur rompu à la fatigue et aux privations, un petit cultivateur industriel et économe, des artisans habiles, des marchands avisés, des hommes distingués dans les professions libérales et la politique, voire même quelques écrivains, un clergé dévoué et vertueux. Mais il nous manque un facteur essentiel d'organisation et de progrès : une classe de grands chefs d'industrie, d'initiateurs de grandes entreprises dans la culture, la fabrication, les transports et le commerce. Par suite de cette lacune dans notre organisation sociale, la masse de notre population se trouve dépendante pour ses moyens d'existence de patrons anglais, de grandes compagnies anglaises au Canada, et surtout (c'est bien là le plus grand danger que nous courons pour le moment), aux Etats-Unis.

Ce type social supérieur, ce ne sont pas les collèges classiques, ni même les écoles de commerce et les écoles spéciales qui le produiront dans le cours ordinaire des choses. C'est l'école commune, la "petite" école, qui le fera surgir à chaque génération du sein de la classe populaire. Mais une école commune autre que celle d'aujourd'hui : une école où l'on s'appliquera à développer l'esprit d'observation, l'intelligence des phénomènes usuels de la vie et la grande faculté morale de l'initiative. Transformons la petite école, faisons-en une fabrique d'hommes (et aussi de femmes) supérieurs dans les arts usuels, et nous vivrons, et nous serons quasi indestructibles.

LÉON GÉRIN.

PAMPHILE LEMAY, POÈTE ET ROMANCIER, M.S.R.

Cher M. Massicotte,

Vous me demandez ce qu'il adviendra de la race canadienne-française en ce vingtième siècle...

L'avenir est plein de surprises, et les calculs les plus raisonnables sont déjoués souvent par le caprice de la liberté humaine, ou par la sagesse divine ; car l'homme abuse étrangement de sa liberté, et Dieu ne laisse pas son œuvre à la merci du hasard ou de la fatalité.

Je vous dirai, cependant, ce que je crois apercevoir dans les trouées brumeuses du siècle qui s'entr'ouvre. Les anciens appelaient les poètes des devins, les poètes d'aujourd'hui ont-ils hérité du merveilleux don de leurs lointains devanciers ?...

Prophétisons quand même. Ceux qui vont sourire à mon doux rêve ne seront plus là, dans cent ans, pour me traiter de faux prophète, s'il ne se réalise point.

Si l'on peut juger de l'avenir par le passé, la race Canadienne-française comptera plusieurs millions d'habitants à la fin du vingtième siècle. Elle sera florissante sur les bords de son grand fleuve et derrière ses belles et inexpugnables Laurentides.

L'élément anglais voudrait-il la biffer d'un trait de plume ou d'un coup d'épée, qu'il ne le pourrait point. Il s'en consolera peut-être en faisant sourdre la richesse des vastes plaines de l'ouest. Il en serait empêché par le souvenir de l'invincibilité des petits peuples qui ont soif de la vie et ne veulent pas mourir. Il en serait empêché aussi par la crainte de l'inter-